

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

IX

LE BAL.

(Suite.)

—Dites-moi, interrogea-t-il, d'où vient que parmi les femmes qui viennent d'assister à ce bal, j'ai vu les unes choisir toujours le même danseur, les autres accepter indifféremment les invitations de droite et de gauche, les autres ne danser que fort rarement ou pas du tout, d'autres enfin se tenir comme à l'écart ou même demeurer sur le seuil de leur porte ?

—On voit que vous n'êtes pas de ce pays, répondit le villageois avec un sourire narquois, sans cela vous ne m'auriez pas demandé ce que tout le monde sait.

—Et que sait tout le monde ?

—Qu'à la Chênaie, comme dans tous le royaume de Léon, les femmes changent quatre fois dans leur vie la couleur de leurs bas.

—Ah !

—Jeunes filles, tant que leur cœur n'a point parlé, elles ont des bas blancs ; fiancées ou promises, des bas rouges ; mariées, des bas bleus ; veuves, des bas noirs.

—Ah !

—Les bas blancs dansent avec n'importe qui, quand le danseur leur plaît ou même quand il leur déplaît ; les bas rouges ne dansent qu'avec celui pour qui ils se produisent au grand jour ; les bas bleus dansent peu ; les bas noirs ne dansent plus.

—Voilà qui m'instruit et m'apprendra dorénavant que si à Madrid nous regardons une femme au visage, à la Chênaie et dans le royaume de Léon, on commence par inspecter ses mollets... pour connaître la couleur de ses bas. Drôle de coutume, tout de même.

Et fredonnant une chanson, le sergent doubla le pas pour regagner le presbytère.

Marie et Diégo le précédaient à quelque distance.

—Ne te semble-t-il point, disait le jeune homme à sa fiancée, que cette explication tacite devant tout le village nous assure un bonheur jusqu'ici inconnu ? Maintenant nous pouvons nous voir, nous parler, sans que personne s'en offense ou s'en occupe. Oh ! je n'oublierai jamais ce que je te dois pour m'avoir donné cette joie de pouvoir te dire sans crainte : Marie, je t'aime ! Que ma mère serait heureuse de nous voir ainsi, et comme elle bénirait ta tendresse !

—Diégo, ton enthousiasme l'emporte sur la raison. Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Je vois à l'horizon plus d'un nuage qui assombriera bientôt nos riantes illusions.

—Un nuage ? Tu m'aimes, Marie, que m'importe le reste ?

—Tu oublies que dans quatre jours, tu dois quitter la Chênaie et que l'adieu que nous échangerons sera peut-être éternel.

Le jeune homme tressaillit.

—Et pourtant, continua la jeune fille, nous

pourrions être heureux, si tu sacrifiais, comme je te l'ai déjà dit, un peu de ton orgueil à ton amour.

Diégo ne répondit pas.

—Si tu voulais, poursuivit-elle, aller te jeter aux pieds de ton père, implorer le pardon du passé, et t'engager à mener une vie exemplaire à l'avenir, alors, mais alors seulement, nos rêves ne se changeraient point en amères déceptions.

—Marie ! interrompit le jeune homme avec un accent de reproche, si mon père, au lieu de m'ouvrir les bras, m'accablait une fois de plus de sa malédiction ?

—C'est impossible.

—Tu ne le connais pas.

—Essaie.

Diégo allait peut-être consentir à faire cette démarche qui lui pesait tant, lorsque la voix du curé, qui s'était rendu au-devant d'eux, vint tout à coup mettre fin à cette conversation.

—Allons, dit l'excellent abbé, voici la nuit, et l'heure de se séparer. Vous, fiancés, n'oubliez pas l'usage, vous ne pouvez vous parler librement que dimanche prochain.

—Dimanche prochain je ne serai plus ici, soupira Diégo.

—Verra bien qui vivra, repartit le prêtre. En attendant, trêve aux soucis. N'oublions point que le repas nous attend.

—Avec votre permission, monsieur l'abbé, dit Rafael qui avait suivi le petit groupe, le sergent Robreno et mon ami Diégo souperont ce soir au moulin. La tante Paca les a retenus.

—Soit ; mais, comme le sergent et Diégo sont logés chez moi, j'entends qu'on rentre tôt.

—Soyez tranquille, monsieur l'abbé, dit Robreno, j'aurai soin de veiller à la consigne.

Le vieillard serra la main au sergent et aux deux jeunes gens. Puis, accompagné de Roch et de Marie, il rentra dans sa demeure.

—C'est égal, dit le sergent quand le curé et sa nièce eurent disparu avec le sacristain, cet homme-là, si je restais ici huit jours, ferait de moi un enfant de chœur. C'est dommage que je n'aie rien à dire à Rome, car je le nommerais d'emblée cardinal d'état-major !

Rafael et Diégo sourirent, et marchant côte à côte, ils prirent la direction du moulin. Le sergent Robreno venait derrière eux, en repassant en sourdine son répertoire picaresque.

X

L'EXPLICATION.

Assis autour de la table, le curé, Roch et Marie restaient muets et absorbés dans leurs pensées. Le vieillard songeait aux moyens d'empêcher le départ de Diégo. C'était aussi ce départ qui préoccupait et désespérait la jeune fille. C'était encore ce départ qui faisait rêver le sacristain. Mais chacun d'eux, tout en ayant sur les lèvres le même nom, celui du fils de l'alcade, envisageait la situation faite à Diégo par la rigueur de son père sous un aspect différent.

Pour l'abbé Juan, il n'y avait qu'un remède au mal, qu'un moyen de conjurer le danger imminent, c'était d'agir, de faire une dernière tentative auprès de Gaspard et, en cas d'un nouveau refus, de recourir à l'aide d'autrui pour réunir promptement la somme nécessaire à l'achat d'un remplaçant. C'était le côté positif de la question, et le seul qu'aux yeux du prêtre il y eût pour le moment à considérer, sans cesser pourtant de compter sur la miséricorde divine.

Pour Marie, le véritable obstacle était l'opiniâtreté de Diégo lui-même. La pauvre enfant, bonne et vertueuse comme elle l'était, ne pouvait concevoir qu'un père résistât aux larmes,

aux prières, au repentir de son fils. A vrai dire, les dernières paroles de son fiancé lui laissaient peu d'espoir de le décider à se soumettre. Elle savait qu'elle se heurtait à un caractère de fer, et son cœur, partagé entre l'amour et la crainte, était en proie aux plus cruelles angoisses.

Pour Roch, il y avait peut-être une autre chance de salut, plus immédiate, plus sûre que toutes celles qui se présentaient naturellement à l'esprit de tout le monde. Cette chance de salut, il se la définissait encore d'une manière vague, mais plus il s'abîmait dans ses réflexions, plus il se persuadait que tout n'était pas perdu.

Comme ils poursuivaient ainsi le cours de leurs méditations, le timbre de la modeste pendule qui ornait la salle à manger du presbytère résonna bruyamment :

—Dix heures ! dit le curé. Ils auraient dû être ici depuis longtemps.

—Le moulin est loin, objecta Marie, comme pour excuser Diégo.

—Dis plutôt que la tante Paca aime à causer, que son vin est excellent, que le sergent Robreno est en humeur de conter ses aventures ce soir, et que Rafael et Diégo ont mille choses à se dire.

—Si vous voulez vous coucher, monsieur l'abbé, dit le sacristain, je les attendrai à la porte de l'église.

—Tu as raison mon enfant ; Marie et moi nous sommes plus fatigués que toi aujourd'hui ; j'ai beaucoup veillé ces nuits-ci, et mon âge me commande le repos.

Roch prit une lanterne, l'alluma, et baisant la main du vieillard, il se dirigea vers la porte.

—Bonne nuit, monsieur le curé, dit-il, bonne nuit, Marie.

—Dis-moi, cria le curé en le voyant partir, as-tu disposé les lits pour le sergent et pour Diégo dans la sacristie ?

—Oui, monsieur le curé ; rien n'y manque.

—Bien. Prends ce livre, tu le remettras à Diégo, et tu le prieras de ma part d'en lire quelques pages avant de se coucher.

Le sacristain prit le volume des Évangiles que lui remit le prêtre.

Deux minutes après, Roch se trouvait dans la modeste chambrette qu'il occupait depuis tant d'années dans une cour de l'église. C'était une cellule d'anachorète, dont les murs blanchis à la chaux n'avaient d'autre ornement que trois ou quatre images de saints et une petite armoire suspendue à quelques crochets. Une table de bois blanc, deux chaises pailletées, un lit de sanglé, composaient tout le mobilier. Sur la table, une statuette de la Vierge et quelques livres.

Roch s'était assis, après avoir déposé la lanterne à terre. Le coude sur la table et la tête appuyée sur la main, il semblait sous le coup de la plus complète prostration. Soudain il se leva et arpenta machinalement la cellule. Ses regards tombèrent sur l'armoire, à demi saillante dans la pénombre produite par les lueurs indécises de la lanterne.

Un sourire se peignit sur ses lèvres. Il tira de sa poche une petite clef, ouvrit l'armoire, y prit un sachet de toile ; puis, après avoir poussé le verrou de la cellule et jeté autour de lui un regard inquiet, il alla se rasseoir et s'accouder sur la table.

Il ouvrit le sachet et en tira une tresse de cheveux et un petit bouquet de violettes fanées. Il les posa sur la table, et, le regard fixé sur ces objets, il se prit à pleurer.

—Elle ne m'aime point ! dit-il tout bas.

Et, saisissant le bouquet, il le respira, comme il eût fait du parfum le plus suave :

—Oher souvenir, ajouta-t-il, tu ne me quitteras jamais.

(A suivre.)